



COMMENTAIRE DU TEXTE

LEVI STRAUSS

« TRISTES TROPIQUES »

Introduction

Fondateur de la pensée structuraliste, Claude Lévi Strauss est un ethnographe et sociologue français dont les multiples travaux de recherche marquèrent le domaine des sciences humaines durant la seconde moitié du XX^{ème}. Auteur de nombreux ouvrages scientifiques, il écrivit également des œuvres de dimension plus philosophique telle que « Triste Tropique ». Publié en 1955, cet ouvrage retrace les souvenirs de voyage de l'auteur tout en permettant à ce dernier d'aborder son expérience sous le prisme philosophique des recherches qu'il avait précédemment menées dans les domaines de la sociologie, de la littérature, des mythes mais aussi de la philosophie. Le passage que nous allons étudier constitue les premières lignes de « Triste Tropique » et permet à Claude Lévi Strauss de faire part de ses appréhensions quant à la rédaction de son ouvrage. Dans ce texte, nous pencherons dans un premier temps sur l'identification des écueils de la littérature de voyage que l'auteur souhaite éviter afin de mieux étudier dans une seconde partie la portée politique de cet extrait qui se veut une profession de foi du métier d'ethnographe.





1. La crainte du récit de voyage traditionnel

1.1. Un dégoût affiché pour les récits de voyage

L'ouvrage débute par une phrase saisissante dans laquelle l'auteur prend position sans détour : « Je hais les voyages et les explorateurs ». L'emploi du pronom personnel de première personne associé à un verbe de sentiment donne d'emblée un élan puissant au texte. À défaut de connaître la nature exacte de l'entreprise littéraire entamée par l'auteur, le lecteur sait d'emblée ce qu'il n'a pas à faire : un récit de voyage conventionnel. Cette hypothèse se confirme dans la suite de l'extrait lorsque Claude Lévi Strauss témoigne de sa répugnance à décrire des scènes exotiques qu'il qualifie de « détails insipides » ou encore « d'évènements insignifiants ».

1.2. Un exotisme facile

C'est par l'emploi de termes péjoratifs que l'auteur critique une littérature qu'il considère trop facile. Afin de mieux dénoncer l'exotisme sans saveur en vogue dans la littérature de l'époque, il en pastiche un extrait avec ironie : « À 5 h 30 du matin, nous entrions en rade de Recife où piaillaient les mouettes et qu'une flottille de marchands de fruits exotiques se pressait autour de la coque ». Malgré l'aspect séduisant du dépaysement suscité par cette description, Claude Lévi Strauss ne peut s'empêcher de relever son manque de profondeur : « un si pauvre souvenir mérite-t-il que je lève la plume pour le fixer ? ». La fonction divertissante des récits de voyage semble ainsi une entreprise superficielle qui ne mérite pas l'effort d'écriture.

1.3. Le refus du voyage pour le voyage

Pour l'auteur, voyage n'est pas synonyme d'aventure. Au contraire, l'exploration relève plutôt d'un certain agacement avec « ces mille corvées » qui ralentissent l'objet de sa quête. Claude Lévi Strauss, avec une ironie mordante qu'il compare les prétendues péripéties vécues par les explorateurs à « une imitation du service militaire ». On comprend donc mieux à la lecture de ce jugement mais aussi le dégoût ressenti par Lévi Strauss à l'idée d'entamer le récit de ses voyages. Les années qui séparent son voyage au Brésil de la rédaction de « Triste Tropique » sont la preuve





irréfutable des réticences qu'il éprouve à l'idée de proposer à ses lecteurs un récit convenu et détaché de ses véritables préoccupations.

2. Le point de vue d'un ethnographe

2.1. Une ambition scientifique

Conformément aux idées développées précédemment, Lévi Strauss considère son voyage comme un moyen mais non une fin en soi. C'est dans le seul espoir d'alimenter ses recherches que l'auteur consent à partir et à subir la « servitude » de l'aventure dont les encombrements qu'une perte de temps qui le dévie de sa tâche initiale : « L'aventure n'a pas de place dans la profession d'ethnographe ; elle en est seulement une servitude, elle pèse sur le travail et le poids des semaines ou des mois perdus en chemin ; des heures oisives pendant que l'information se dérobe ». La démarche de l'auteur est ainsi purement scientifique et n'a d'autre objet que la collecte d'informations. C'est en qualité d'ethnographe et non d'explorateur que Lévi Strauss entreprend donc son voyage mais également l'écriture de son livre.

2.2. L'écriture comme l'aboutissement de la recherche

Les efforts mobilisés par l'auteur pour aboutir à de nouvelles découvertes ne sont en soi pas dignes d'intérêt. Comparés à une « gangue », ils se constituent de tâches ingrates qui ne valent, selon Lévi Strauss aucune admiration. Seule la découverte « d'un mythe inédit, d'une règle de mariage nouvelle, d'une liste complète de noms claniques » a de l'importance. La « collecte de coutumes susceptibles de tomber dans l'oubli justifie à elle seule l'entreprise littéraire ». L'auteur désireux de consigner par écrit le fruit de ses recherches en le dépouillant de tout ce qui est exotiques et insignifiants.



Conclusion

Les premières lignes de « Triste Tropic » constituent un véritable pacte de lecture pour qui s'engage dans une entreprise d'écriture originale, loin des clichés de la littérature de voyage. C'est ainsi en qualité d'ethnographe et non d'explorateur que Levi Strauss compte séduire ses lecteurs et les amener à partager le fruit de ses recherches. C'est en partie grâce à cette honnêteté et à l'originalité de son écriture que « Triste Tropic » reste encore aujourd'hui une œuvre de référence. C'est également par son succès que les premières appréhensions de son auteur.



Texte B - Claude LÉVI-STRAUSS, *Tristes Tropiques*, 1955.

Dans les années 1930, après des études de philosophie, Lévi-Strauss se tourne vers l'ethnologie et dirige deux expéditions au Brésil. Il revient sur cette expérience dans Tristes Tropiques qu'il publie en 1955. Le texte suivant constitue l'incipit de l'ouvrage.

Je hais les voyages et les explorateurs. Et voici que je m'apprête à raconter mes expéditions. Mais que de temps pour m'y résoudre ! Quinze ans ont passé depuis que j'ai quitté pour la dernière fois le Brésil et, pendant toutes ces années, j'ai souvent projeté d'entreprendre ce livre ; chaque fois, une sorte de honte et de dégoût m'en ont empêché. Eh quoi ? Faut-il narrer par le menu tant de détails insipides, d'événements insignifiants ? L'aventure n'a pas de place dans la profession d'ethnologue ; elle en est seulement une servitude, elle pèse sur le travail efficace du poids des semaines ou des mois perdus en chemin ; des heures oisives pendant que l'informateur se dérobe ; de la faim, de la fatigue, parfois de la maladie ; et toujours, de ces mille corvées qui rongent les jours en pure perte et réduisent la vie dangereuse au cœur de la forêt vierge à une imitation du service militaire... Qu'il faille tant d'efforts, et de vaines dépenses pour atteindre l'objet de nos études ne confère aucun prix à ce qu'il faudrait plutôt considérer comme l'aspect négatif de notre métier. Les vérités que nous allons chercher si loin n'ont de valeur que dépouillées de cette gangue¹. On peut, certes, consacrer six mois de voyage, de privation et d'écœurante lassitude à la collecte (qui prendra quelques jours, parfois quelques heures) d'un mythe inédit, d'une règle de mariage nouvelle, d'une liste complète de noms claniques², mais cette scorie³ de la mémoire : « À 5 h 30 du matin, nous entrons en rade⁴ de Recife⁵ tandis que piaillaient les mouettes et qu'une flotille de marchands de fruits exotiques se pressait le long de la coque », un si pauvre souvenir mérite-t-il que je lève la plume pour le fixer ?

¹ « gangue » : enveloppe.

² « claniques » : qui relèvent d'un clan.

³ « scorie » : déchet, résidu.

⁴ « rade » : bassin maritime naturel.

⁵ « Recife » : port brésilien.

